

LE PAYS LAURENTIEN



Ouvrez ou fermez la fenêtre,
J'ai les montagnes sous les yeux.
De proche en proche on voit renaître
Leurs dos d'éléphants monstrueux.

Salut ! troupeau des Laurentides
Qui chemine vers l'occident
Où vont les nuages rapides
Emportés sur l'aile du vent.

Mais vous, que jamais rien ne presse,
Comptant un siècle à chaque pas,
Vous avancez avec noblesse
Vers les pays cachés là-bas.

J'ai vu le terme de la course
Où s'étagent vos grands plateaux
Et c'est tout auprès de la source
Du Saint-Laurent aux verts coteaux.

De l'est à l'ouest, barrant l'espace,
Rejettant le nord d'un côté,
Réservoir de neige et de glace,
Vous devenez fleuve en été.

Des gorges, des lacs, des montagnes
Sortent les flots rebondissants
Qui rafraîchissent les campagnes,
Abreuvent les blés jaunissants.

Muraille immense, les tempêtes
Tourbillonnent dans vos sommets,
J'ai vu l'aurore sur vos têtes;
Jamais je n'oublierai, jamais!

Par la fenêtre où je regarde
Le changement de la saison
Je vois des pics montant la garde
Qui s'alignent vers l'horizon.

Parfois, du centre de la ville,
L'étranger s'arrête surpris,
Devant ce grand corps qui défile
Avec des contours arrondis.

Ce sont nos Alpes, nos Carpathes,
C'est notre Écosse et ses vallons,
Nos lacs d'Irlande ou des Croates,
Toujours plus beaux plus nous allons.

Saluez les masses splendides
De ces géants dominateurs
Et que le nom des Laurentides
Parle à l'esprit comme à vos cœurs.

Benjamin Sulte

LES REVUES LAURENTIENNES

Les étrangers qui s'intéressent aux Canadiens demandent parfois aux libraires ou à d'autres personnes de notre province de leur indiquer quelques revues du Canada. Le Canada en compte plus de deux douzaines et combien de nos compatriotes seraient embarrassés d'en nommer trois. Je sais même un libraire qui répondit à un français que le Canada n'avait que deux revues: La "Revue Canadienne" et la "Nouvelle-France". Ce français étonné, parce qu'il en recevait déjà trois en dehors de celles nommées, m'écrivit pour détails supplémentaires. Je me hâtai de lui citer une douzaine de publications canadiennes pour détruire le mauvais effet produit par ce libraire éteignoir.

Dire que le Canada français n'a pas de revues, c'est le dénigrer et le calomnier affreusement. Le Canada français ne compte pas loin de cent publications hebdomadaires, mensuelles et trimestrielles ayant les caractères de la revue. La plupart de celles-ci sont des revues religieuses, organes d'œuvres et de sociétés, de diocèses ou de paroisses.

Nous n'avons pas l'intention d'en dresser le catalogue complet. Nous nous contenterons de mentionner les principales en indiquant en peu de mots leurs caractères:

La Revue Canadienne, publiée par un groupe de professeur de l'Université Laval, fondée en 1864, est la plus ancienne de nos revues. La plupart de nos écrivains y ont collaboré et la collection forme le plus beau répertoire de littérature nationale qui se puisse trouver. Revue sérieuse et digne, à laquelle on a fait récemment le reproche d'être plus française que canadienne. Est-ce signe d'âge? Non, car elle compte de brillants collaborateurs parmi les jeunes professeurs de l'Université qui ont orienté la revue vers des points de vue nouveaux et des champs inexplorés chez nous. Mensuelle, \$3.00.

La Revue Trimestrielle, publiée par un groupe de professeurs et d'anciens élèves de l'École Polytechnique. Revue sérieuse et scientifique, le plus bel effort du Canada-français dans ce domaine. Trimestrielle, \$3.00.

La Nouvelle France, revue mensuelle, publiée sur la direction de l'abbé L. St. - G. Lindsay. Revue littéraire, apologétique, historique et théologique. Mensuelle \$2.00

Le Parler Français, organe de la Société du Parler français du Canada, revue mensuelle philologique et littéraire \$2.00.

Le Bulletin des Recherches Historiques, organe de la Société des Études Historiques, revue mensuelle, documentaire, intermédiaire des chercheurs dans le domaine historique. P.-G. Roy, directeur. \$2.00.

Le Bulletin de la Société de Géographie de Québec, revue mensuelle géographique. \$2.00

L'Enseignement Primaire, revue mensuelle pédagogique publiée à Québec sous la direction de J.-C. Magnan.

L'Enseignement Secondaire, revue trimestrielle pédagogique.

Un Canadien errant, petite revue de lectures pour le foyer dirigée par Ernest Bilodeau, mensuelle 75 cents l'année.

Le Petit Canadien, organe d'action patriotique et sociale, publié par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, mensuel 50 sous par an.

Le Pays Laurentien, revue mensuelle historique et littéraire, fondée par Casimir Hébert et Gérard Malchelosse dirigée par le premier sous le pseudonyme de Pierre Héribert.

La revue la plus pleine de terroir publiée aux bords du Saint-Laurent, celle que l'on lit depuis le titre jusqu'au colophon parce qu'elle reflète beaucoup l'âme des gens de chez nous. \$2.00 par an.

Le Naturaliste Canadien, fondé en 1868 par l'abbé Provencher et dirigé par l'abbé Huard, la deuxième pour la date de fondation de nos revues laurentiennes actuelles. Revue des sciences naturelles, mérite un plus grand encouragement des nôtres, mensuelle, \$1.00 l'année.

Le Canadian Antiquarian and numismatic journal, revue trimestrielle bilingue de la Société des Antiquaires de Montréal, fondée en 1872, a cessé sa publication pour le temps de la guerre. Histoire et numismatique.

Le Semeur, organe de L'Association de la Jeunesse Canadienne française, revue mensuelle d'action sociale et catholique. \$1.00 l'an.

Ottawa Naturalist, revue scientifique bilingue publié à Ottawa.

La Bonne Parole, organe de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, revue mensuelle des intérêts féminins. 50 sous par an.

Le Foyer, revue mensuelle féminine, organe de l'œuvre du même nom' \$1.00 l'an.

L'Ami du Foyer, revue mensuelle de lectures des familles publiée à Saint-Boniface par le Rév. Père Gladu O.M.I. \$0.50 l'an.

La Revue Dominicaine, revue d'action religieuse mensuelle publiée par les Dominicains de Saint-Hyacinthe, une des plus sérieuses du Canada français. \$1.00 l'an.

Le Messager Canadien, revue mensuelle des intérêts des associés des ligues du Sacré-Cœur. \$0.50 l'an.

La Tempérance, organe d'action sociale, dirigé par les Franciscains de Montréal, 25 sous par an.

Nous avons jusqu'ici nommé 21 publications; nous mentionnons encore les suivantes:

Les **Annales de Saint-Joseph**, de **Sainte-Anne de Beaupré**, des **Prêtres adorateurs**, **Le Messager de Notre-Dame du Sacré-Cœur**, de **Marie-Reine des Cœurs**, **Le Petit Messager du Très Saint-Sacrement**, le **Bulletin Eucharistique**, **L'Echo paroissial du Sacré-Cœur** (Chicoutimi), **La Revue Eucharistique**, **la Revue du Tiers-Ordres**, **les Missions d'Afrique**, **Les Fleurs de la Charité**, **La Semaine religieuse de Québec**, celle de **Montréal**, **Les Cloches de Saint-Boniface**, plus de vingt bulletins paroissiaux, plusieurs revues médicales et commerciales telles que: **Montréal Médical**, **La Clinique**, **L'Union Médicale du Canada**, **Le Journal de Médecine et de Chirurgie** publiées à Montréal et **Le Bulletin Médical** à Québec. **Le Moniteur du Commerce**, **le Prix courant**, **Tissus et Nouveautés**, **Liqueurs et Tabacs**, des revues populaires telles que le "Samedi", la "Revue populaire" etc., des revues légales, musicales etc.

Et nous en avons omis.

Nous avons crû bon de dresser cette liste pour aider nos compatriotes à ne pas dénigrer leur province mais aussi pour nous permettre de leur rappeler qu'il est de leur devoir de favoriser de toutes leurs forces les revues et les journaux publiés en langue française, surtout ceux qui se font les défenseurs des saines traditions, de nos intérêts nationaux, patriotiques, ou professionnels. Ce sont autant de véhicules de la pensée canadienne, la manifestation de l'effort intellectuel national, et de leur succès dépend le triomphe de nos intérêts vitaux, le respect de nos libertés constitutionnelles. Si nous voulons que le verbe français se maintienne sur les bords du Saint-Laurent, il faut en multiplier les échos par la presse quotidienne, hebdomadaire et mensuelle. Il faut forcer nos compatriotes à répéter ce verbe et entraîner pacifiquement ensuite nos concitoyens de langue différente à prendre contact avec Lui, s'ils veulent connaître les trésors de pensée que nos littérateurs, nos philosophes et nos économistes auront enchâssés dans nos revues.

Tant qu'il y aura des journaux et des revues pour répéter aux populations laurentiennes leur devoir dans la lutte pour le maintien de leurs droits et de leurs libertés, il est une raison d'espérer dans le succès final. Mais si nous négligeons notre devoir envers nos écrivains et nos penseurs, si nous les forçons par notre indifférence à se taire, si les porte-voix de la nation sont réduits au silence, notre plainte sera ignorée parce qu'elle se sera confinée à

la seule expression parlée; le journal atteint des recoins auxquels ne saurait parvenir la voix la plus éloquente; il va jusque chez l'adversaire y détruire le préjugé, revendiquer la justice, ce que l'orateur ne peut faire d'ordinaire qu'au milieu d'auditoires sympathiques; l'orateur a besoin du journal pour porter sa voix aux oreilles absentes. Ne l'oubliez pas, car vous seriez à blâmer, ô canadiens de peu de zèle, qui recevez le "Collier's" ou le "Canadian Courier", et qui refusez de vous abonner à une revue de chez nous, sous prétexte que vous n'avez pas le temps de lire? Vous n'avez pas le temps de lire et vous donnez sept dollars par an au journal étranger? Ce même argent apporterait trois revues du terroir à votre foyer et au lieu de saturer votre femme et vos enfants de littérature torontienne, souvent pétrie d'intolérance et d'étroitesse, vous assureriez à votre famille le contact avec la littérature de chez nous et partant le maintien dans son sein, des coutumes, mœurs et croyances nationales.

Pierre HERIBERT

PENSEES D'AUTOMNE

Automne, il te faut comme au génie à l'étroit,
Les monts, l'azur, sans quoi tu glisses dans la fange;
Il faut le hêtre ainsi qu'un sceptre aux mains d'un roi,
Et la feuille morte à ton diadème étrange.

L'été folâtre rit, mais la pensée en toi
Berce ses rêves las de ce qui passe et change;
Ta mélancolie est l'harmonieuse loi
De ces temps courbés sous la guerrière phalange.

Tes feuilles font de leur essaim silencieux,
Des chemins d'or montant sous un ciel radieux
Jusqu'à l'âpre sommet des monts mélancoliques;

Dans la plaine aux chants doux, aux pommiers antiques,
La feuille tombant fait aux fruits morts un linceul,
Et l'arbre éploré seul reste, sombre aïeul.

W.-A. BAKER.

Dans les Montagnes de St-Bruno.

LES ARPENTS DE NEIGE

Il y a une soixantaine d'années, un lecteur canadien a découvert "**Candide**" de Voltaire et il y a trouvé: "En ce temps-là on se battait pour quelques arpents de neige au Canada", ce qui lui monta les sangs et il en parla, fit connaître la phrase par le moyen des journaux, dauba sur Voltaire, lui attribua la cession de la colonie à la Grande-Bretagne, en un mot, il avait inventé, sans y prendre garde, une rengaine idiote destinée à faire son chemin dans notre monde.

Depuis plus d'un demi-siècle, la phrase sert de refrain aux orateurs, elles se faufilent dans les gazettes et les livres, on la cite à tout bout de champ dans les conversations,—elle signifie que Voltaire ayant un jour ridiculisé le Canada, la France adopta l'idée de cet homme et fit bon marché d'une possession qui déplaisait au grand maître de la moquerie. Non seulement l'influence de Voltaire était nulle à l'époque de la guerre de Sept Ans, mais de plus il écrivit "**Candide**" comme cette guerre finissait en Europe et alors qu'elle était finie en Canada. Ceci n'a pas créé cela.

Au lieu d'avoir l'attrait d'une nouveauté, la phrase en question n'était qu'une vieillerie qui traînait partout depuis trente, cinquante, soixante ans. Elle ne pouvait produire aucun effet en France dans le moment, mais, plus tard, un lecteur quelconque devait s'y faire prendre et même lui attribuer de l'importance—et nous savons qu'il n'a pas manqué son coup celui-là.

Pour un homme instruit, cette phrase remonte au temps d'Henri IV c'est-à-dire au temps de Champlain. Elle a été dite, redite, sous vingt formes diverses, depuis 1600 jusqu'à 1760 par une foule de personnages et de bonnes grosses têtes qui passaient pour de grands cerveaux ou des gens plus clairvoyants que les autres. Sully disait à Henri IV pis que pendre des projets de Champlain. Il n'était pas le seul de son opinion—c'était tout un parti et ce groupe, opposé à l'idée coloniale, s'est perpétué sous les trois rois qui ont succédé au premier Bourbon. Cette note discordante se trouve partout dans l'histoire de France. C'était un lieu commun mais soutenu par un parti souvent très actif.

En Espagne, même état de chose. Le parti adverse aux colonies avait pour son dire que ces contrées lointaines amèneraient le dépeuplement du royaume, mais il n'a jamais pu entraîner la masse du peuple, ni les grands, parce que le Mexique et le Pérou produi-

saient en abondance l'or, l'argent et des épices dont le commerce enrichissait la nation.

En France, les arpents de neige avaient beau jeu. On ne tirait du Canada que des fourrures dont bénéficiait un certain monopole, toujours mal vu à cause de ce privilège. "Je voudrais voir la Nouvelle-France au fond de la mer Glaciale" était un dicton courant. Voltaire ne l'a pas inventé.

Durant la guerre de Sept Ans, l'influence de cet écrivain était réduite à zéro. On aurait grand tort de lui attribuer un rôle dans l'abandon du Canada qu'il désirait tout néanmoins—comme bien d'autres.

A la distance où nous sommes de lui, on est porté à mettre sur son compte nombre de faits dont il a parlé, car nous nous figurons que ce démolisseur était de son temps en plein relief et comme un être à part, exceptionnel, planté sur un piédestal à la façon d'une statue sur la place publique. Il n'en était pas ainsi. Ses collègues ou compères, tous imbus des mêmes sentiments, formaient légion et si leurs livres, pamphlets et gazettes sont tombés dans l'oubli c'est que Voltaire a su mieux que personne répéter comme un perroquet habile tout ce qui se débitait autour de lui. Son talent a sauvé ses œuvres. Ce qu'elles contiennent était la pâture intellectuelle de tout le monde. Il a su dire excellemment ce que des scribes de talents inférieurs publiaient à la brasse. Voilà comment c'est toujours la faute à Voltaire pour nous.

Etant du parti anti-colonial, il a ramassé, au cours de sa correspondance avec Pierre et Jacques, les expressions en usage contre les possessions d'outre-mer—c'était longtemps avant "**Candide**"; cependant on ne mentionne jamais ces passages de la correspondance. Il n'a été que l'écho des bavards qui déblatéraient contre les colonies. Combien d'autres en ont fait autant!

Trente mois avant l'apparition de "**Candide**" on eut une preuve éclatante de l'indifférence qui existait dans le royaume à l'égard du Canada. La Rochelle ayant adressé à tous les centres industriels et commerciaux de France une demande de ralliement pour presser le conseil du roi à réserver certains avantages si, après tout, il fallait céder la colonie, Rouen et Marseille y répondirent sur un ton à peu près encourageant—les autres tournèrent le dos. Ce n'était pas la faute à Voltaire, mais bel et bien la haine du monopole, aussi les villes qui refusaient d'agir devaient penser qu'il valait mieux se débarrasser des arpents de neige. On n'avait jamais

tiré de ce pays que des fourrures et on l'avait toujours regardé comme une inutilité coûteuse.

En toute matière historique, commençons toujours par nous pénétrer de l'esprit du temps. Sans cela, tout devient erreur. En France, aujourd'hui, des milliers de personnes attribuent à Voltaire uniquement des choses dont il a parlé en passant, en écho, en amateur—c'est qu'on ignore jusqu'à quel point tout le monde parlait de cette manière au moment où il écrivait.

Notre malentendu est du même genre. Si l'on veut absolument que les propos de Voltaire aient eu quelque poids dans nos affaires, il faut remonter aux années de la correspondance antérieures à la guerre et non pas citer "**Candide**" qui ne survint qu'après la capitulation de Montréal.

Si Voltaire n'avait pas été doué de tant d'esprit, il ne resterait de ses productions que des fragments. Sa valeur consiste à avoir répété ce qui se disait sans cesse, avoir tout ramassé et tout mis dans son moule incomparable. A nos yeux, à présent, il a l'air d'un créateur universel et ce qui pis est, d'un homme qui faisait la pluie et le beau temps, alors qu'il n'en menait pas large, on devrait le savoir. C'est une gloire posthume. Il a survécu à ceux de la même phalange, à ses ennemis pareillement et il a de nos jours le prestige d'un dominateur—ce qu'il n'avait pas de son temps. Au lieu d'être à la tête du parti anti-colonial il n'était qu'à la queue et perdu dans le ramas des discoureurs insignifiants.

Ce que les Français détestaient dans le Canada est facile à comprendre. Le royaume payait nos guerres et ne retirait rien, ou presque rien des arpents de neige. Le monopole du commerce de la colonie enrichissait les membres de cette société. Ce monopole nous mettait constamment en gribouille avec les colonies anglaises et la France payait les pots cassés—pour ne rien dire de ce qu'il en coûtait à nos habitants, sang et argent. C'est une histoire qui dura trois quarts de siècle au moins.

Voilà ce qui explique les arpents de neige.

Voulez-vous la clé d'une autre phrase très répandue et jamais éclaircie: "La France ne sait point coloniser".

Partout autour du globe il y a eu, depuis trois cents ans, des colonies françaises et leurs annales prouvent deux choses: 1° les Français sont des colonisateurs incomparables, 2° les gouvernements français sont des destructeurs de colonies.

Ce n'est pas la neige qui a paralysé tant d'établissements français sous divers climats tous plus chauds et plus favorisés que le Canada.

Benjamin SULTE.

LES JOURS DE FEU

Le soleil naît, s'éteint sous sa tiare d'éclairs
Puis remonte enflammé derrière la montagne,
Et, comme un grand vautour enlevé dans les airs,
Il plane avec orgueil sur toute la campagne.

Et les sommets des monts, pareils à des volcans,
Exhalent sur les prés leur haleine torride,
Tandis que les blés mûrs forment des océans
Dont les flots sont figés d'un or que rien ne ride.

La nature est souffrante et la terre se fend:
Plus de douce rosée, hélas! et plus de brise...
La plante à bout de vie, aux tiges mornes, pend,
Et l'abeille s'endort dans la fainéantise.

Depuis deux jours entiers l'oiseau n'a pas chanté
Dans les bois qu'on dirait faits de marbre ou de cire;
Les bœufs, cherchant de l'ombre, errent en liberté,
Et seul l'ardent grillon semble éclater de rire.

Les robustes pommiers eux-mêmes sont lassés
Et penchent l'un sur l'autre en poses languissantes;
Les buissons asséchés s'affaissent, écrasés,
Ou s'effeuillent sans bruit comme des fleurs mourantes.

Il jaillit de partout des murmures plaintifs:
Au fond des nids de mousse et des bosquets étanches
S'élèvent des appels et des cris convulsifs,
Comme pour demander de la fraîcheur aux branches...

Ardents, vifs, crépitants, courant le sol, des feux
Illuminent les bois et couronnent les arbres,
Et l'on dirait alors des pilastres, des marbres
Sombres et sur lesquels se sont posés les cieux.

Et l'Occident s'emplit de sanglantes lumières:
On dirait que, là-bas, dans un vallon perdu
Fantastique et farouche en son travail ardu,
Quelque Titan halète à forger des tonnerres.

A. E. Bouly

LES AUTEURS PATERNELS ET MATERNELS DE FEU MONSIEUR NAPOLEON BOURASSA

Le trisaïeul paternel de l'auteur de "Jacques et Marie" se nommait **François Bourassa**.

D'après Tanguay, il naquit en France en 1659, de l'union entre François Bourassa et Marguerite Dugas, de St-Hilaire de Loubay, évêché de Luçon (Vendée).

Il épousa à Contrecoeur, P. Q., le 4 juillet 1684, **Marie Lebert**. Celle-ci fut baptisée à Montréal le 6 décembre 1666 et était fille de François Lebert et de Jeanne Testar. Elle s'était mariée en premières noces le 9 janvier 1681, à Charles Robert, et devenue veuve de François Bourassa elle convola en troisième noces le 22 avril 1714 avec Pierre Hervé.

* * *

De l'union entre François Bourassa et Marie Lebert naquit **François Bourassa** qui fut baptisé à Laprairie le 10 avril 1698.

Celui-ci épousa en premières noces à Laprairie le 10 février 1721, Marie-Anne Deneau, baptisée au même lieu le 27 février 1704. Elle était fille de Jacques Deneau dit Destailles et de Marie Rivet et fut inhumée audit lieu le 20 avril 1733.

François Bourassa se remaria au même lieu le 10 janvier 1735 à Marie Susanne Lefebvre, fille de Pierre Lefebvre et de Marie Louise Brosseau et qui fut baptisée le 1er décembre 1710.

* * *

Du mariage entre François Bourassa et Marie Anne Deneau est issu **Albert Bourassa**. Né en 1724, celui-ci se maria trois fois, savoir 1° à Laprairie le 25 février 1754, à Marie-Jeanne Brosseau qui mourut le 27 avril 1774 et fut inhumée le lendemain à Chambly; 2° à Chambly le 22 mai 1775 à Marie-Anne Larivière, veuve de Jean-Baptiste Becet. Celle-ci décéda le 23 juin 1779 et fut inhumée le surlendemain au dit lieu; 3° à Belœil le 6 novembre 1780 à Marie Jannot dite Lachapelle, veuve de Nicolas Bouvet.

* * *

Albert Bourassa mourut le 5 février 1786, "âgé de 62 ans", dit son acte de sépulture, et il fut inhumé le 7 du même mois à L'Acadie. Le 22 juin 1795, Marie Jannot, sa veuve, convola en troisième noces à L'Acadie, avec Amand Brault, originaire de la paroisse de Saint-Joseph de la rivière aux Canards, en la vieille Acadie. Celui-ci avait été déporté à l'automne de 1755, à la baie

du Massachusetts avec sa femme et leurs enfants. En 1767 ils revinrent de l'exil et se fixèrent à L'Acadie autrement dite Sainte-Marguerite de Blairfindie. Amand Brault mourut le 17 mai 1810, et de son union avec Marie Jannot, veuve d'Albert Bourassa, il eut une fille nommée **Marguerite** qui épousa d'abord Joseph Béchard et ensuite Julien Lagesse.

* * *

De l'alliance entre Albert Bourassa et Marie Jannot naquit à L'Acadie, le 29 novembre 1785, **François Bourassa** qui n'avait que deux mois et demi quand il perdit son père (le 5 février 1786) et était âgé de neuf ans quand sa mère épousa Amand Brault. Celui-ci l'adopta comme son propre enfant.

François Bourassa, l'enfant adoptif d'Amand Brault, était âgé de vingt-sept ans et demi quand il contracta mariage. Il était alors marchand à l'Acadie où plus tard il devint capitaine des Milices. Son mariage eut lieu au dit lieu le 6 septembre 1812, et celle qu'il prit pour femme était "Geniève Patenaude résidente dans cette paroisse, fille majeure de feu Etienne Patenaude et de Marie-Anne Provost, demeurante à St-Joseph de Chambly," dit le registre qui nous apprend aussi que les parties contractantes "ont obtenu dispense du troisième degré de parenté."

François Bourassa mourut à St-Valentin le 19 septembre 1869 et, son épouse décéda aussi au dit lieu en 1872, âgée de 83 ans.

* * *

De ces derniers est issu le 21 octobre 1827, Napoléon Bourassa marié en 1857, à Marie-Azélie Papineau, fille de l'honorable Louis-Joseph Papineau et de Julie Bruneau, et décédé le 27 août 1916, à Lachenaie où il passait temporairement les vacances d'été. Il fut inhumé à Monte-Bello le 31 du même mois. Sa femme l'avait précédé dans la tombe en 1869.

Pas une goutte de sang acadien ne coulait dans les veines du regretté Monsieur Napoléon Bourassa et c'est donc à tort qu'on s'est plu à prétendre le contraire.

A l'exception des noms de l'abbé Lafrance et du Père Lefebvre, pas un seul canadien n'est mieux connu et plus aimé chez les Acadiens que celui de l'auteur de "Jacques et Marie".

Placide GAUDET.

LES CHATELAINES (1)



Mlle A.-B. Lacerte

PERSONNAGES:—Mlle Marceline, gouvernante, Alice, douze ans, Eliane, dix ans, six fillettes, de dix à quatorze ans, Catherine, servante du château.

PREMIER ACTE

Mlle. Marceline, Alice et Eliane. — Quand le rideau se lève la gouvernante est debout, entre les deux fillettes; elle est vêtue d'un manteau, coiffée d'un chapeau et elle porte une petite valise à la main. Alice a, elle aussi, son chapeau sur la tête

Mlle. Marceline (à Eliane)

Un dernier baiser, mon enfant, avant de partir. Je n'aime pas vous quitter, mes petites. Si je l'avais pu, je vous aurais emmenées avec moi, mais, c'est impossible, le trajet est long et difficile: plusieurs heures en wagon et trois heures en voiture. Vous ne pourriez supporter tant de fatigues.

Eliane

C'est la première fois que vous nous quittez depuis...

Mlle. Marceline

Depuis que votre mère mourante vous a confiées à mes soins! Mais aussitôt que je pourrai quitter le chevet de ma mère malade, je reviendrai. En attendant, la maîtresse de pension prendra soin de vous. Quand je reviendrai, mes petites, nous partirons immédiatement pour le château que votre grand'tante vous a laissé en héritage.

Alice

Oh! oui, n'est-ce pas, Mlle. Marceline?

Eliane

J'aurais tant aimé aller jusqu'à la gare, moi aussi!.....

(1)—Droits d'auteur réservés.

Melle. Marceline

C'est impossible, petite... Je t'ai entendue tousser la nuit dernière, et il fait aujourd'hui un vent froid qui glace jusqu'aux os. Au revoir, Eliane, ma chérie, je dois me hâter car je ne puis risquer de manquer le train. (*Melle. Marceline sort*)

Alice (à Eliane)

Ne sois pas inquiète si je retarde un peu à revenir. J'ai un plan que je veux communiquer au notaire; c'est à propos du château. (*Elle sort à son tour.*)

Eliane (*seule*)

Quel plan peut-elle bien avoir en tête?... Je sais qu'Alice est désappointée, plus que moi encore peut-être, du départ de Melle. Marceline, qui remet notre départ à nous pour notre château de l'Etoile. (*Elle s'assied sur une chaise berceuse et elle berce sa poupée en chantant.*)

DO..... DO

Dans leurs nids, ma mi-gnon-ne, Les oi-seaux sont blot-tis; E-
-cou-te, l'heu-re son-ne Du do-do des pe-tits.
E-cou-te, l'heu-re son-ne Du do-do
des pe-tits. Do-do-do Do-do-do.

II

Ferme tes yeux bien vite
Pour me faire plaisir;
Allons, chère petite, } bis
Hâte-toi de dormir, }
Do do do (bis)

III

Dans ton petit nid rose
Je vais te déposer...
Sur ta paupière close } bis
Je mets un doux baiser }
Do do do (bis)

Alice devrait être de retour ce me semble! (*Elle se lève et va regarder à la fenêtre*) Ah! la voilà; elle marche très vite... elle porte un paquet sous le bras.

(*On entend des pas pressés. Alice entre, tout essoufflée*)

Alice

J'ai marché vite; j'ai couru presque. En quittant la gare, je me suis rendue chez le notaire, à qui j'ai soumis mon plan... Il ne voulait pas m'écouter pour commencer; mais ensuite, il a ri, et consenti.

Eliane

Tu oublies que je ne sais rien de ton plan, Alice.

Alice

C'est juste! Écoute: nous aimerions bien à prendre possession du château que nous a légué notre tante Hermance, n'est-ce pas?... Notre gouvernante est partie et nous sommes trop jeunes, paraît-il, pour habiter, seules, ce château... Eh! bien, il reste un moyen...

Eliane

Un moyen?... Lequel? ...

Alice

Voici: nous déguiser en vieilles dames, et le tour sera joué!

Eliane

Oh!!... Mais alors, nous ne pourrons plus jouer à la poupée!!!

Alice

Nous emporterons nos poupées avec nous, au château et nous jouerons quand nous serons seules toutes deux. Demain matin, à dix heures, le notaire sera ici; il nous conduira lui-même au château de l'Etoile.

Eliane

Le château de l'Etoile... quel nom singulier!...
... Pourquoi le nomme-t-on ainsi; le sais-tu?

Alice

Oui, je le sais. Il y a une légende attachée à notre château, le notaire me l'a racontée cette légende, la voici:—(*elle chante*).

LA LÉGENDE DU CHATEAU

Un no - ble che - va - lier, al - lant se battre en
guer - re: "Il me faut," di - sait - il, "ac - com - plir mon de - voir!" Il lais - sait au châ -
- teau sa douce et ten - dre mè - re, Pleurant et ré - si - gnée à ne plus le re - voir.

II

Mais, pensant à son fils, la grande et noble dame
Dans la tour allumait, chaque nuit, un flambeau,
Dont on pouvait au loin apercevoir la flamme.
Et chacun l'appelait l'Étoile du château.

III

Dans la brume, un vaisseau, vaincu par la rafale,
Aperçut le flambeau, dans la tour, allumé...
Parmi les naufragés, ivresse sans égale,
La mère reconnut son noble chevalier.

Alice (*continuant*)

Et même aujourd'hui, quand la lune se montre à travers les
arcades de la grande tour du château, les gens du pays disent que
c'est le flambeau de la Châtelaine qui éclaire ainsi. Mais, viens,
Eliane, viens que je te montre les déguisements que j'ai apportés,
j'ai bien hâte de nous voir en vieilles châtelaines. Viens! (*Elles
sortent toutes deux*)

DEUXIEME ACTE

PERSONNAGES:—Alice, Eliane, six fillettes, puis Melle
Marceline, Catherine.—Alice et Eliane, déguisées en vieilles dames.—
Décor:—une terrasse, au fond de la scène on aperçoit le château.—Bancs
et chaises rustiques, une petite table contenant théière, tasses et sou-
coupes.

(Alice et Eliane chantent)

DUO DES CHATELAINES

Voy - ez ces deux vieil - les grand'-mè - res,
Aux che - veux blancs, Voy - ez no - tre
mi ne sé - vè - re, Nos doigts trêm - blants.
REFRAIN
Hi - er en - cor, fo - lâ - trant dans la plai - ne, Et voy - ant
tout sous un vi - vant as - pect; Mais au - jour -
- d'hui La no - ble châ - te - lai - ne Comman - de à tous l'homm - age et le re - spect.

II

Notre voix tremblante et cassée
Dit clairement
Que notre jeunesse est passée
Depuis longtemps.

Alice

N'est-ce pas que mon petit stratagème a réussi, Eliane?... Depuis dix jours que nous sommes au château, tout va comme sur des roulettes. Et, tout-à-l'heure, nous aurons la visite des principales châtelaines des environs... Félicite-moi donc de mon idée, petite sœur!

Eliane

Mais, oui, je te félicite, Alice, seulement, ces visites que nous attendons m'effrayent un peu. Le notaire nous a tant recommandé de ne recevoir personne!

Alice

Tout ira bien, j'en suis assurée. Depuis dix jours que nous jouons notre rôle, nous le savons maintenant sur le bout des doigts.

Eliane

Il est bientôt quatre heures et quart, ces dames devraient être à la veille d'arriver... Malgré moi, je tremble.

Catherine (*annonçant*)

Madame la marquise de Lothbinière.

Alice

Quel plaisir de faire votre connaissance, madame la marquise!

Marquise de Lothbinière

Il me tardait, croyez-le de vous rencontrer toutes deux, mesdames les châtelaines du château de l'Etoile.

Catherine (*annonçant*)

Madame la vicomtesse de Salabery; madame la baronne de Latour.

Eliane

Soyez la bienvenue, Madame la vicomtesse et vous aussi madame la baronne.

Alice (*saluant la vicomtesse et la baronne*)

Je vous salue, mesdames... Vous connaissez madame la marquise de Lothbinière?

Catherine (*annonçant*)

Madame la duchesse de Beaupré; madame la comtesse de Gaspé.

Alice et Eliane (*ensembles*)

Nous sommes enchantées de vous recevoir, mesdames.

Duchesse de Beaupré

Vous vous plaisez, je l'espère, dans ce pays, nouveau pour vous ?

Alice

Comment pourrait-il en être autrement ? (*Alice se lève, elle se rend près de la petite table et commence à servir le thé. Chacune prend sa tasse et boit.*)

Baronne de Latour (*à Eliane*)

Le baron devait m'accompagner ; mais au dernier moment un engagement...

Marquise de Lothbinière

Ah ! oui, le marquis, lui aussi prétexte toujours un engagement quand l'occasion se présente de m'accompagner en quelque part.

Vicomtesse de Salabery (*soupirant*)

Ah ! nos maris !!

Duchesse de Beaupré (*soupirant à son tour*)

Heureusement, nous avons nos enfants pour nous consoler !!

Comtesse de Gaspé

Que serait la vie sans nos enfants chéris !! C'est grâce à eux que nous parvenons à oublier nos illusions perdues.

Baronne de Latour

Il est certain que l'idéal que nous avions rêvé...

Vicomtesse de Salabery

Et plus notre position est élevée, plus elle comporte de soucis. Nos domestiques...

Baronne de Latour

Nos domestiques, ah ! parlons-en... La bonne d'enfants nous a laissés hier... et mon petit-fils qui fait ses dents!...

Catherine (*annonçant*)

Madame la marquise douairière de Lanodière.

(*Toutes se lèvent, déposent leurs tasses sur la table et saluent respectueusement*)

Marquise douairière de Lanodière

Je suis en retard, je crains.

Eliane

Vous n'en êtes pas moins la bienvenue, madame la marquise douairière de Lanodière.

CHOEUR DES CHATELAINES

Chan - tons en chœur, ô no - bles châ - te - lai - nes, De no - tre
vieille et che - vro - tan - te voix: Nos grands jardins, nos splen - des do -
- mai - nes, Nos prés, nos champs, nos châteaux et nos bois. Et sur l'antique et dé -
- ser - te ter - ras - se, Où croît le lys, la rose et le blu - et, A - vectout ce qu'il
nous res - te de grâ - ce, Nous dan - se - rons, ensemble un me - nu - et, A - vectout
ce qu'il nous res - te de grâ - ce, Nous dan - se - rons ensemble un me - nu - et.

(Après le chant de ce chœur, les huit châtelaines dansent le menuet).

Marquise douairière de Lanodière (*saluant Alice et Eliane*)

Nous avons passé une heure très agréable, mesdames esl châtelaines du château de l'Étoile.

(*Toutes se retirent en saluant gracieusement. Alice et Eliane les accompagnent jusqu'au côté droit de la scène. Elles ont le dos tourné, et ne voient pas Melle. Marceline qui entre, côté gauche. Alice et Eliane reviennent tranquillement vers le côté gauche et aperçoivent Melle Marceline.*)

Alice et Eliane (*ensembles*)

Melle Marceline!!!!

Melle Marceline

—Oui, mes petites, c'est moi: Une lettre de votre notaire m'a rappelée et je suis revenue. Vous méritez d'être grondées, et c'est ce que je vais faire... Mais d'abord, c'est assez mascarader, mes enfants; enlevez-moi ces déguisements tout de suite.

Alice

Oh! Melle. Marceline, c'est impossible!... Si Madame la

marquise douairière, ou madame la duchesse de Beaupré, ou madame la baronne de Latour revenaient par hasard... Elles ne nous pardonneraient jamais de les avoir jouées.

(On entend des pas.—Les châtelaines reviennent sur la scène, conduites par Catherine; elles ont l'air de vouloir se sauver.)

Catherine (à Alice et Eliane, désignant les six châtelaines)

Je le savais, moi, que c'était des marquises et des duchesses pour rire, que ces petites! *(aux six châtelaines)* A genoux, à genoux et demandez pardon aux dames châtelaines du château de l'Etoile du tour que vous leur avez joué. Mais d'abord, enlevez ces déguisements, entendez-vous?

Melle. Marceline

C'est bien, Catherine, sortez et laissez ces dames *(désignant Alice et Eliane)* arrangez cela. *(Catherine sort en marmottant.)* Mes petites, enlevez d'abord ces absurdes déguisements. *(les six petites enlèvent leurs perruques et les jettent au loin.)* Et maintenant, pourquoi avez-vous agi ainsi?...

Une Petite *(pleurant)*

Nous voulions voir le château de l'Etoile, les nobles châtelaines, et aussi le parc...

Melle. Marceline

Le château de l'Etoile aura fait commettre des indiscretions à bien du monde. Alice, Eliane, vous savez ce qu'il vous reste à faire *(Alice et Eliane enlèvent leurs perruques)*

Les six Petites *(ensembles)*

Oh!!! vous aussi!

Melle. Marceline

Je devrais vous punir, toutes, mais, je ne sais pourquoi, je n'en ai pas le courage. Allez vous amuser comme il sied à des enfants de votre âge et... ne recommencez plus.



Cou-rons, cou-rons fo-lâ-trer dans la plai-ne, La vie est
belle, or pro-fi-tons en-bien; Car à notre
âge, on i-gno-re la pei-ne: On rit tou-jours et de tout et de rien.

Mde. A.-B. LACERTE.

M. L'ABBE AZARIE COUILLARD DESPRES



M. l'Abbé Azarie Couillard Després.

Une plume plus habile que la mienne devrait écrire une biographie complète de l'abbé Couillard Després. En attendant, je donne quelques notes au "Pays Laurentien" sur cet historien canadien bien connu.

M. l'abbé Azarie-Étienne Couillard Després naquit à Saint-Albans, Vermont, le 4 mars 1876, du mariage de M. Azarie Couillard Després, alors cultivateur, et de Dame Marie-Louise-Valérie Larose-Chagnon. Il fit ses études classiques au séminaire de Saint-Hyacinthe et sa théologie au Grand Séminaire de Montréal. Ordonné prêtre le 29 juin 1905, il exerça d'abord le ministère à Saint-Ours, sur Richelieu, de 1905 à 1907, à Saint-Simon de Bagot, de 1907 à 1910, fut aumônier de la maison provinciale des Frères Maristes, à Iberville, de 1910 à 1915, puis revint exercer son zèle au milieu de ses anciens paroissiens de Saint-Ours, jusqu'en septembre dernier, alors qu'il fut nommé aumônier de l'Académie du Sacré-Cœur, à Sorel, où il est présentement.

Sur les bancs du collège le jeune Couillard Després faisait déjà ses délices de l'histoire du Canada. Doué d'une excellente mémoire, il retenait bien les faits et les dates, par conséquent il apprit vite et beaucoup. Au séminaire, il enrichissait ses cartons pour ses premiers livres. Louis Hébert fut le premier sujet qui captiva son admiration; l'abbé ne pouvait comprendre que ce colon, le plus méritant par ailleurs, ait été si longtemps relégué dans l'oubli. Il voulut revendiquer pour lui sa part de gloire dans la fondation

de la Nouvelle-France. “**La première famille française au Canada**” et “**Louis Hébert**” montrèrent dans l’humble cultivateur la figure du héros. Bientôt, grâce à l’intérêt que M. l’abbé Couillard Després sut susciter chez les Canadiens-français pour le premier colon du pays, une statue superbe se dressera sur la place de l’hôtel de ville de Québec, et sera l’apothéose du conquérant pacifique des bois laurentiens. M. l’abbé Couillard Després a été élu président du comité de ce monument. La Société Saint-Jean-Baptiste de Québec a eu une bonne idée en prenant l’initiative de ce mouvement remarquablement patriotique, et c’est un devoir pour notre population que de travailler à la réussite du projet. Puisse chacun verser généreusement son obole, selon ses moyens, pour assurer le succès du monument et contribuer ainsi à honorer, comme il le mérite, le pionnier de l’agriculture canadienne. (1)

Revenons à notre collaborateur. M. l’abbé Couillard Després est un de nos plus infatigables écrivains qui ont mis leur plume au service de nos compatriotes. Il est passionné pour les études historiques; nos archives, tant des capitales fédérale et provinciale que de Montréal, lui sont assez familières. C’est un piocheur un chercheur, qui sait tirer de l’oubli des greffes et des anciens registres, une foule de vieux parchemins importants, et, les classant à l’aide d’une érudition solide, éclairée par un style naturel, toujours correct, il nous décrit l’histoire des vieilles familles canadiennes. Tous ses ouvrages sont solidement et largement documentés; ils abondent en faits d’une grande valeur historique, et c’est ce qui fait que ses livres sont appréciés du public, car ils s’enlèvent rapidement. Notons aussi qu’à ses nombreuses qualités, il y joint le don de financier. On a dit déjà, quelque part, que M. l’abbé Couillard Després était généalogiste; fort bien, mais il est encore historien. Il ne nous présente pas seulement la lignée des grandes familles, mais il touche aussi en même temps à tous les événements de l’histoire: dans “**La première famille française**” et “**Louis Hébert**”, c’est la fondation de la colonie, c’est le développement de toute la Nouvelle-France. “**L’Histoire des Seigneurs de la Rivière du Sud**” et l’“**Histoire de la Seigneurie de St-Ours,**” donnent des descriptions fort exactes et intéressantes des premiers établissements français de la rive sud du Saint-Laurent. De même qu’en ses autres volumes il élargit son cadre d’observation et décrit l’histoire

(1) Prière d’adresser les souscriptions à M. P.-H. Bédard, M.D., 236, rue Saint-Jean, Québec, P.Q.

entière de la colonie, surtout sous la domination française; plusieurs chapitres inédits sont des extraits de vieux papiers de famille qu'il a pu se procurer après plusieurs années et de minutieuses recherches, et qu'il conserve avec une vénération touchante. Tant de détails, savamment élaborés, donnent à ses livres un intérêt particulier, un cachet spécial. Ainsi, par exemple, il est superbe lorsqu'il nous dit en des pages émouvantes, palpitantes de patriotisme, comment a été préparé de longue main l'acte révoltant de la dispersion des Acadiens. C'est en lisant ses volumes qu'on pourra comprendre ce que lui ont coûté d'études diverses et multiples, de recherches patientes et arides, ce travail digne d'un bénédictin.

Je ne veux pas faire une analyse complète de son œuvre, ce serait trop long et de plus cela dépasse ma capacité; on peut cependant, sur certains points différer d'opinions d'avec lui, mais, en général, il est consciencieux et ne cherche pas à faire l'histoire au moyen de l'imagination, comme il s'en rencontre parfois. Mais passons.

Collaborateur à "La Croix," à "La Vérité", à "L'Action catholique", M. l'abbé Couillard Després a fait de bons combats contre l'intempérance et c'est au milieu d'un ministère chargé qu'il a écrit ses livres.

Outre ses travaux historiques, il a aussi publié un petit roman anti-alcoolique, peignant bien les mœurs canadiennes et ce qui se passe dans nos paroisses à l'heure actuelle au sujet des buvettes, de leurs partisans et de leurs adversaires. L'auteur ne s'est pas proposé d'éblouir les lecteurs par de grands mots et l'artifice d'une langue soignée, mais de lui présenter, tout simplement, comme dans un miroir, ce qui vaut mieux, les luttes qui ont lieu dans beaucoup de nos villages autour de la question de l'auberge. En effet, la manière dont il a su grouper les personnages et les événements dénote un bon talent d'observation. "**Autour d'une auberge**" est donc un livre qu'on lit avec intérêt de la première page à la page dernière, tant la trame est poignante et bien soutenue.

De plus, il y a de la verve et de l'entrain dans ce petit opuscule et le tempérament est vraiment local. "**Autour d'une auberge**" a été écrit par le vaillant apôtre d'une noble cause et il a atteint le but que s'était proposé son auteur.

M. l'abbé Couillard Després a une riche bibliothèque canadienne contenant environ 2,000 volumes, tous sur l'histoire du Canada. Il est membre de la "Société Historique" et de la "Société Archéologique" de Montréal, et aussi de la "Société de Géographie de Québec."

Gérard MALCHELOSSE.

RAPPELONS SES OUVRAGES (1)

La première famille française au Canada, ses alliés et ses descendants. Montréal 1907, 1 vol. in-8, 369 pages. (épuisé).

Autour d'une Auberge, opuscule de tempérance sous forme de roman, par A.-C. de Lisbois, Montréal 1909, 1 vol. in-12, 187 pages. (tiré à 5000 exemplaires; (épuisé).

Histoire des Seigneurs de la Rivière du Sud et de leurs alliés canadiens et acadiens, St-Hyacinthe 1912, 1 vol. in-8, XVI-402 pages; gravures, documents, plans, etc. — Prix, franco, \$2.00.

Louis Hébert et sa famille, Lille, France, 1913, 1 vol. in-8, 152 pages. —tiré à 5000 exemplaires; (épuisé).

Histoire de la Seigneurie de St-Ours.—Ière partie. **Les origines de la famille et de la Seigneurie, 1330-1785**, Montréal 1915, 1 vol. gr. in-8, 345 pages. — Prix, franco, \$1.65.

Le même, 2ème partie, **1785 à 1916**, doit paraître prochainement.

Manifeste en faveur du monument LOUIS HEBERT. St-Hyacinthe 1916, 1 brochure in-8, 32 pages, prix 10 sous. (se vend au profit du monument) (tiré à 25000 exemplaires).

La noblesse de France et du Canada, Montréal 1916, 1 vol. in-8, 80 pages— Prix, franco, 40 sous.

G. M.

ECONOMIE DE PAPIER

Devant la crise du papier et l'augmentation constante du prix de cette matière première de l'imprimerie, nous nous voyons forcés de pratiquer l'économie. De plus le coût de la vie grève tant de budgets familiaux que nous ne savons ce que l'avenir nous réserve de surprises au renouvellement des abonnements. Nous ne voudrions pas voir diminuer nos abonnés, car le nombre des lecteurs seul peut intéresser nos annonceurs. Au contraire, nous voudrions le doubler s'il se peut, pour notre bénéfice et celui des annonceurs. C'est pourquoi nous avons décidé de réduire pour le temps de la guerre et le nombre de nos pages et le prix de l'abonnement annuel. A partir de janvier 1917, le "Pays Laurentien" paraîtra par livraison mensuelle de 16 pages, au prix de \$1.00 l'année.

La REDACTION.

(1) A part les ouvrages qui sont maintenant épuisés on peut se procurer les autres volumes aux prix indiqués, chez l'auteur, à Sorel, Qué.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LES LIVRES DE CHEZ NOUS

Dugas (Marcel)—**Psyché au Cinéma**, Montréal, Paradis-Vincent—1916
1 vol. in 12 de 111 p.

Livre difficile à apprécier, aussi difficile à comprendre qu'à recommander écrit dans une langue étonnement française et poétique. L'auteur qui a évidemment du talent pour l'agencement artistique des mots, oublie dans le grisement de la sonorité et du cliquetis des phrases, la nécessité d'écrire pour être compris, la supériorité de l'idée sur les mots. Nous nous réjouissons du talent des nôtres, mais nous voudrions qu'il ne soit mis qu'au service des belles, bonnes et grandes idées et que tant de précieuses qualités littéraires ne servent pas qu'à chanter la bagatelle, les rubans, les dentelles, les chapeaux, et les Psychés. Montez d'un cran, Poète, et parlez-nous encore. Votre voix est belle, mais votre chanson est parfois détestable, incohérente. Ne vous "appliquez pas à scandaliser" mais plutôt à rendre meilleur, à pousser vers le Beau.

Frère Marie-Victorin des E.C.—**La Flore du Témiscouata**, mémoire sur une nouvelle exploration botanique de ce comté de la Province de Québec, par le Frère Marie-Victorin, professeur au collège de Longueuil: Extrait du "Naturaliste Canadien", Québec 1916, tirage limité.

1 vol. in-8 de 127 pp. avec illustrations hors texte.

Contribution d'un maître dans la science botanique à la littérature spéciale de chez nous, écrite avec tout l'art de dire qui caractérise notre collaborateur. Ce livre est un acheminement vers un œuvre scientifique considérable que l'auteur rêve de réaliser et que personne mieux que lui parmi nos botanistes ne saurait entreprendre. Mais laissons aux spécialistes le soin d'apprécier cette œuvre scientifique, mais nous savons par expérience que les deux premiers chapitres sont intéressants comme un voyage en pays de Cocagne. Le chapitre troisième qui contient la liste des espèces recueillies fera les délices des initiés, mais pour nous, nous n'avons pas osé pénétrer plus avant, sachant que nous sommes profanes.

Langevin dit Lacroix, (l'abbé Edmond)—**La famille Langevin-Lacroix**
1653—1916, Montréal 1916, in 12, 59 p.

L'abbé Lacroix, aumônier du couvent de Marie-Réparatrice, dans une plaquette de luxe, a réuni quelques notes historiques, et généalogiques sur la famille de ces ancêtres et mérité par là la reconnaissance de ses cousins et neveux. L'abbé a évité de charger son travail de dates. C'est cependant ce qui donne aux généalogies leur complément nécessaire et permet de ne pas confondre les homonymes. Il faut tout de même louer la pensée pieuse qui a présidé à la confection de ce travail si utile.

P. H.

Doucet (Louis-Joseph)—**Les Palais d'argile**, (poésies).

Au moment d'aller sous presse, nous recevons ce livre d'un collaborateur. Nous y reviendrons au mois prochain.